

7.14.

DES MOS

amitiés
gréco-suisse



bulletin no 10 décembre 1985

Membres d'honneur

MM. Odysséas ELYTIS, François LASSERRE, Paul MARTIN, Walter PFUND

Comité

Président : M. François ROSTAN
 Ch. de Bellevue 30, 1005 Lausanne
 Vice-présidente suisse : Mme Marguerite BORN, 1162 Saint-Prex
 Vice-président grec : M. Alexandre DEMETROPOULOS, 1005 Lne
 Secrétaire : M. Michel FUCHS, 1580 Avenches
 Trésorier : M. Michel RENAUD, 1003 Lausanne
 Archiviste : M. Georges RAPP, 1012 Lausanne
 Membres : M. Claude BERARD, Mme Marie-Françoise
 KALOUSSIS-MULLER, Mme Magguy LAGONICO,
 M. Aris SOLIDAKIS, Mme Assimina WALTHER-
 KAPSOKEFALU, M. Nicolas XANTHOPOULOS
 Membre de droit : Rév. P. Alexandre YOSIFIDIS

Comité de rédaction : M. Louis MAURIS, 1012 Lausanne
 du bulletin : MM. Yves GERHARD, François LASSERRE,
 Pierre-Antoine MOTTIER, Jean-Marie
 PILET
 Secrétaire : Mme Jacqueline PEREZ
 * * *

L'association des "Amitiés gréco-suissees" a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de COUBERTIN, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin bisannuel "Desmos", en grec: Le Lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

DESMOS Editeur, rédaction : Association des Amitiés gréco-suissees
 annonces Case postale 2105
 1002 Lausanne (ccp. 10-4528)
 Maquette : Mme I. Schoch
 Imprimeur : Traitement du texte SA, 1008 Prilly

A nos lecteurs.

En ce temps de Noël, voici le présent fascicule accordé aux circonstances. Anges et bergers sont présents sur la couverture et le sommaire révèle une majorité de références au christianisme. En effet, on y découvre pour commencer un poète visionnaire ayant vécu à l'âge des persécutions romaines, et pour finir un peintre protestant qui, au vingtième siècle, décore une église orthodoxe grecque en pays "latin". Entre temps, les clercs et les moines, dans leur zèle patient à transmettre l'héritage littéraire, maintiennent et modifient les formes de l'écriture, tandis que des Croisés, eux, oubliant leur mission sacrée, s'en prennent à l'empire byzantin et occupent la Grèce en pays conquis.

Chacun appréciera à son gré l'intérêt et l'importance de ces manifestations - on serait tenté, sur le plan politique, de parler d'avatars - de la foi chrétienne. Le rédacteur a estimé qu'elles ont leur place ici et juge opportun le moment de leur publication. Par ailleurs, il regrette que certaines rubriques habituelles aient pâti de l'abondance de ces contributions et il demande indulgence pour avoir laissé passer une "fausse note" païenne: Calypso ! Il confie enfin à DESMOS 10 le soin de vous présenter ses vœux les plus chaleureux pour l'an nouveau.

Louis MAURIS

* * * * *

S O M M A I R EPages

4		<i>Chronique de l'association</i>
5-7	François LASSERRE	: <i>La Vision de Dorotheos</i>
8-13	Christiane FURRER-PILLIOD	: <i>La paléographie grecque</i>
14-16	Jean-Marie PILET	: <i>Calypso et les Grecs à Malte...</i>
17-18, 23	Lydia von AUW	: <i>A propos de la "Chronique de Morée"</i>
19-22	Dario GAMBONI	: <i>Louis Rivier et l'église orthodoxe grecque de Lausanne</i>
23		<i>Petites nouvelles</i>
24		<i>Annonces</i>

* * * * *

On devient membre des AMITIES GRECO-SUISSSES en s'adressant au comité, case postale 2105, 1002 Lausanne.

<u>Cotisation annuelle</u> :	membre individuel	: fr.	20.--
	couple	: fr.	30.--
Membres à vie	individuel	: fr.	300.--
(versement unique)	couple	: fr.	400.--

Chronique de l'association.

La traditionnelle "Rencontre d'automne" s'est déroulée le dimanche 29 septembre à Saint-Ursanne et a connu une parfaite réussite. Les participants, un peu moins nombreux que d'habitude, ont reçu un accueil chaleureux et sont revenus enchantés.

Le 1 décembre, le comité, entouré de quelques personnalités, a reçu à dîner le Professeur E.-A. MOUTSOPOULOS, de l'Académie d'Athènes, venu prononcer à Lausanne une conférence dans le cadre des "Rencontres de la Rotonde".

Le cours de grec moderne, assumé avec entrain et compétence par Monsieur Gérard KELLER, a ses fidèles. Le groupe des "avancés" se réunit le samedi à 10 h. 30, et celui des "moyens" le vendredi à 12 h. 15. Toute personne intéressée, décidée à travailler, pourrait encore se joindre à ce dernier groupe.

Les cours se donnent au Foyer paroissial de St.-François, aux Charmettes, sous Montbenon.

Au cours du second semestre, le comité a tenu deux séances. Notre association compte actuellement 362 membres.

Pour prendre date:

- * Mercredi 29 janvier 1986 *
- * *Conférence de Monsieur Hans BÖGLI, conservateur* *
- * *du Musée romain à Avenches:* *
- * Voyage en Albanie. *
- * * * * *
- * Mercredi 19 mars 1986 *
- * Assemblée générale des A.G.-S. *
- * * * * *
- * *De plus, le comité met au point le projet d'une* *
- * Quinzaine du cinéma grec *
- * *prévue en septembre, en collaboration* *
- * *avec la Cinémathèque Suisse.* *
- * * * * *

LA VISION DE DOROTHEOS

Une conférence du professeur André Hurst

Le 29 mai 1985, le professeur André Hurst, de l'Université de Genève, était l'hôte des Amitiés gréco-suissees pour présenter un poème grec antique jusqu'alors inconnu, découvert dans la riche collection de papyrus de la Fondation Martin Bodmer. Sortie de presse en 1984 après plusieurs années d'un travail difficile, l'édition de cette oeuvre d'un genre tout à fait nouveau a nécessité la collaboration de plusieurs spécialistes: en littérature grecque MM. André Hurst et Olivier Reverdin, en papyrologie MM. Jean Kasser et Jean Rudhardt, et en paléographie M. Guglielmo Cavallo, de l'Université de Rome. La "Vision de Dorotheos" méritait-elle autant de soins ? Il appartenait à M. Hurst d'en convaincre ses auditeurs, et je n'hésite pas à dire qu'il y est parfaitement parvenu.

"Le poème qu'on va lire ne ressemble à aucun de ceux que l'antiquité grecque nous a transmis", constatent les éditeurs dans la phrase par laquelle débute la préface. Et c'est vrai. Dans un style qui s'inspire d'Homère et dans une langue qui recherche pompeusement l'archaïsme, les quelque 360 vers qu'il comptait à l'origine (les mutilations du document en ont malheureusement fait disparaître une quinzaine et en ont déformé beaucoup d'autres) relatent l'histoire d'une vision au cours de laquelle le narrateur, Dorotheos fils du poète Quintus, passant par diverses épreuves, aurait été conduit par le Christ en personne devant Dieu lui-même, qui lui adresse vocation. Dans la littérature chrétienne, le thème de la vision edificatrice n'est pas sans exemples, mais celle de notre poète diffère de toutes les autres par l'usage du vers au lieu de la prose et par une certaine étrangeté qui ne tient pas seulement à la maladresse de l'expression. Ce poète devait d'ailleurs jouir de quelque notoriété, puisque son oeuvre fut jugée digne de figurer dans une sorte de petite anthologie - 44 pages - réunissant des poèmes inspirés de sujets bibliques et contenant au complet l'une des apocalypses les plus anciennes et les plus célèbres parmi les écrits apocryphes du Nouveau Testament, le "Pasteur d'Herma". Copié au début du Ve siècle et conservé dans un couvent de Haute-Egypte, dont les ruines l'ont préservé d'une destruction complète, avec la plupart des manuscrits acquis il y a une trentaine d'années par Martin Bodmer, ce recueil témoigne, en somme, de la forme de culture spirituelle qui nourrissait à cette époque la piété des moines, et ce n'est pas son moindre intérêt.

*Oui, c'est pour moi, pauvre pécheur,
que du haut du ciel Dieu très pur
offrit au monde Christ, image de Lui-même, divine lumière,
et mit dans mon coeur un désir, un élan procédant de la grâce.
J'étais installé dans le palais, au milieu du jour, seul,
lorsqu'un doux sommeil vint frapper mes paupières.
Tu ne sais, je ne sais avec certitude
quelles glorieuses visions m'apparurent alors...*

Ainsi commence le poème, avec un "je" et un "tu" qui représentent Dorotheos lui-même et, sans doute, son lecteur. Ces pronoms enchanteront les narratologues. Suit la vision en forme de rêve en plusieurs épisodes. A l'intérieur d'un palais magnifique, le narrateur s'est trouvé au milieu de dignitaires, devant l'ange Gabriel. Mais voici qu'il s'acquitte mal d'une fonction qu'ils lui confient: on le renvoie devant la porte pour y monter la garde. Désobéissant bientôt à cette consigne, il pénètre à nouveau dans le palais et y voit un spectacle interdit qui le pousse à accuser à tort un haut personnage devant le Christ en personne. Le Christ lui reproche d'avoir quitté son poste et le condamne à une flagellation, qu'exécutent des soldats sous la surveillance de l'ange Gabriel. Après ce châtiment, sous la conduite du Christ et de Gabriel qui interviendront en sa faveur, Dorotheos comparaît devant Dieu. Celui-ci lui pardonne, mais lui ordonne une nouvelle fois de reprendre sa place devant la porte du palais. Il subit alors une purification, reçoit le baptême et échange son nom contre celui d'André, qu'il a choisi. Grandi, fortifié par cet acte, revêtu d'un costume qui atteste sa nouvelle dignité, il est enfin replacé devant la porte du palais, où la foule accourue l'applaudit. Mais il ne demande plus à Dieu qu'à être le messenger de la révélation reçue, et le poème s'achève en ces termes:

*Je priai, demandant à être pour le Dieu Très-Haut
messenger de tout ce qu'il m'avait confié.*

*Et Lui, dans mon coeur, m'inspira
un poème aux accents variés, à chanter en restant présent,
un poème célébrant l'oeuvre des justes
ainsi que l'oeuvre de Christ le Seigneur,
un chant d'âge en âge plus doux pour qui le chantera.*

Cette vision, cela va de soi, rend compte d'une expérience qui fut décisive dans la vie de Dorotheos. Mais, pour le moment du moins, les grandes lacunes du texte ne permettent pas d'en déchiffrer sûrement les symboles, trop d'épisodes demeurant obscurs. Quand on disposera d'hypothèses fiables sur le sens, la personnalité de l'auteur se dégagera certainement des énigmes qui la dissimulent, car il est visible que Dorotheos fait souvent allusion à des réalités connues de ses proches et qu'il a voulu, en quelque sorte, se justifier à leurs yeux de son attitude face à des événements dont nous ne devinons pas encore la signification. A côté de cela, il faut sans doute aussi prêter un sens théologique aux symboles lourdement soulignés du palais, de la porte et de la garde. Enfin, les historiens de la pensée chrétienne discernent peut-être dans le rôle attribué au Christ et dans les épithètes glorifiant Dieu les indices d'articles de foi proclamés plus spécialement dans le contexte des controverses entre orthodoxie et hérésie. Pourquoi, par exemple, le nom du Christ est-il toujours orthographié *Chrēstos* - le Bienfaisant - au lieu de *Christos* - l'Oint du Seigneur -, alors qu'on ne relève aucune confusion entre les sons *ēta* et *iōta* dans tout le texte ? Suétone, on le sait, a écrit *Chrestus* dans sa biographie de l'empereur Claude, mais *Christianus* dans celle de Nerva, tandis que Tacite, à l'inverse, écrit *Christus* et *Chrestianus* dans celle de Néron. Tertullien, à la

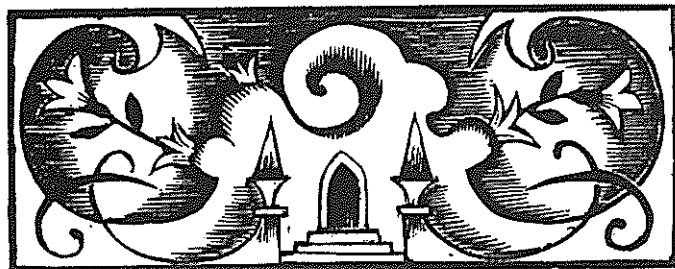
même époque, se moque, dans son *Apologétique*, des païens qui écrivent *Chrestianus*, et Lactance, cent ans plus tard, dans ses *Institutions chrétiennes*, des ignorants qui écrivent *Chrestus*. Quel sens ont ces disputes ? Et pourquoi le Saint-Esprit ni la Trinité ne sont-ils jamais évoqués ? Ne doutons pas qu'on trouvera bientôt des réponses à ces questions, qui vont très vite exciter la curiosité des spécialistes. Le professeur Hurst, pour sa part, en a déjà formulé quelques-unes et n'a pas manqué d'y intéresser ses auditeurs.

Questions d'autant plus opportunes, d'ailleurs, que l'identification de Dorotheos dépend en grande partie de leur solution. En effet, on ne sait absolument rien de lui. Serait-il le prêtre de l'Eglise d'Antioche vers 290 que mentionne Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* ? Ou cet officier du palais impérial à qui est consacré un chapitre entier du même ouvrage, mort en martyr sous Dioclétien après avoir été protégé malgré sa religion par les empereurs précédents ? Il est piquant de penser que ce deuxième Dorotheos, Lactance l'a rencontré à Nicomédie, à la cour de Dioclétien. Mais est-ce celui de la vision ? Rien ne le prouve, et l'identité de noms aussi communs favorise les coïncidences. D'autre part, la signature "Dorotheos, fils de Quintus le poète" fait penser, naturellement, à Quintus de Smyrne, l'auteur bien connu d'une *Suite à Homère* en 14 chants. Mais on ne sait rien de ce poète, en dehors de l'épopée qu'il nous a laissée, et l'on n'est même pas sûr que Dorotheos le nomme lui plutôt qu'un autre Quintus, d'autant plus qu'on peut aussi lire sa signature sous la forme "Dorotheos, le poète, fils de Quintus". Autant de points d'interrogation, donc, qui devront subsister jusqu'à ce qu'une étude plus poussée des vestiges de ce texte mystérieux ou la découverte de nouveaux documents, si fréquente en littérature grecque, permettent de cerner de plus près son message.

En attendant, remercions les hellénistes genevois de leur cadeau: la connaissance du monde antique a fait, grâce à eux, un pas de plus.*

François LASSERRE

* Référence bibliographique: "Papyrus Bodmer XXIX, Vision de Dorotheos", paru en 1984 dans la collection "Bibliotheca Bodmeriana", Fondation Martin Bodmer, Cologny-Genève.



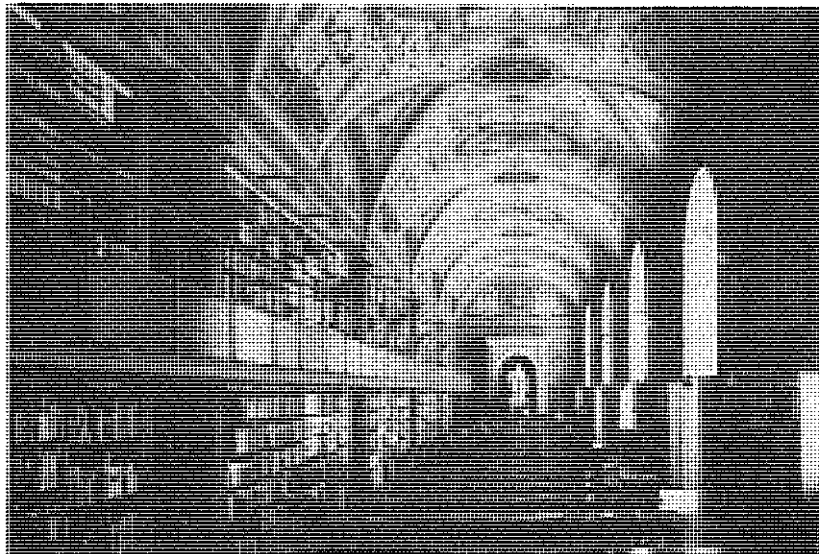
Bois de Henry Bischoff

LA PALEOGRAPHIE GRECQUE

Longtemps dans les milieux universitaires on ne s'est intéressé à la paléographie (science de l'écriture) et à la codicologie (science du livre manuscrit) que comme une science auxiliaire de l'histoire et de la philologie. Le but de cette discipline était d'une part de lire les documents écrits, d'autre part de les dater et de les localiser, finalement de d'en retirer les remarques intéressantes l'historien et le philologue et d'en juger la valeur.

La paléographie grecque, qui a pour objet l'écriture alphabétique grecque, couvre théoriquement une durée de 27 siècles et comprend l'étude des inscriptions, des papyrus (documentaires et littéraires), des manuscrits et des documents médiévaux et Renaissance, des papiers manuscrits modernes. En fait, l'écriture grecque alphabétique est un phénomène unique, qui se développe sans interruption du premier alphabet connu à aujourd'hui. En réalité, cependant, la diversité même des documents écrits a fait que l'étude paléographique fut divisée en disciplines spéciales: l'épigraphie, la papyrologie, la diplomatique médiévale, etc.

la
Bibliothèque
Vaticane



salle
de
consultation
des
imprimés

Dans l'histoire de l'écriture livresque grecque, le pivot est constitué par la substitution de la minuscule à la majuscule durant le IX^e siècle. Pour la période de la majuscule, nous proposons une division traditionnelle, commode d'un point de vue historique. Pour la période de la minuscule, nous présenterons une division qui s'efforce de mettre en relief les caractères fondamentaux de l'évolution du système d'écriture.

LA MAJUSCULE

- | | | |
|---|---|--|
| 1) période ptolémaïque (323 av.J.-C.: mort d'Alexandre à 30 av.J.-C.: conquête de l'Egypte par les Romains) | } | < écr. ancienne
< écr. récente |
| 2) période romaine (30 av.J.-C. - 324 ap.J.-C.: Constantin unique empereur) | } | < style sévère
< style oncial |
| 3) période byzantine (324 ap.J.-C. - IX ^e s.) | } | < majuscule biblique
< majuscule alexandrine
< majuscule ogivale
< majuscule ronde liturgique |

1) LA PERIODE PTOLEMAIQUE

La période ptolémaïque voit se développer deux types d'écriture:
a) la plus ancienne (IVe - IIIe s.) correspondant au style des inscriptions; elle n'a aucune forme arrondie. Ex. Timothée, Les Perses, fin IVe s. :

ΜΑΤΡΟΣ ΟΥΡΕΙΑΣ ΔΕΣΠ
ΧΕΙΡΑΣ ΑΜΦΙΒΑΛΛΩΝ

ΜΑΤΡΟΣ ΟΥΡΕΙΑΣ ΔΕΣΠ
ΧΕΙΡΑΣ ΑΜΦΙΒΑΛΛΩΝ

b) et la plus récente (IIIe - Ier s.) qui se caractérise par un arrondissement léger de nombreux traits (Α, Λ, Ε, Σ, mais aussi Ψ et Η) et par l'apparition de l'oméga ouvert en haut. Ex. Chryssippe, De Apophticis, Ier quart du IIe s. av.J.-C. :

Ι ΧΟΛΩΣΕΙΝ ΑΛΚΙΜΟΝ Η
ΤΟΡ ΩΔΕ ΜΑΛ ΕΚΠΑΓΑΣ
ΕΠΕΙ Η ΜΑΛΑ ΜΟΙ ΦΙΛΟΣ ΗΝ

Ι ΧΟΛΩΣΕΙΝ ΑΛΚΙΜΟΝ Η
ΤΟΡ ΩΔΕ ΜΑΛ ΕΚΠΑΓΑΣ
ΕΠΕΙ Η ΜΑΛΑ ΜΟΙ ΦΙΛΟΣ ΗΝ

C'est à cette époque que se marquent les premières différenciations stylistiques; les lettres, tout en conservant les mêmes formes fondamentales, sont adaptées à des modes nouveaux, comme: les lettres arrondies ou ovales, le contraste entre l'épaisseur des traits (fins et larges), leurs formes, leurs ornementsations.

2) LA PERIODE ROMAINE

A côté de la continuation de la stylisation ptolémaïque, nous voyons se développer des styles propres à la période romaine:

a) le style sévère ou majuscule bacchylidienne; l'écriture est verticale ou légèrement inclinée à droite, avec un contraste marqué entre les lettres larges (Μ, Ν, Π, Η) et les lettres étroites (Ε, Σ) et un petit omikron. Ex. Bacchylide, Epinicies XI (fin Ier - déb. IIe s. ap.J.-C.) :

ΧΕΙΡΑΣ ΑΝΤΕΙΝΩΝ ΠΡΟΣ
ΙΠΠΩΚΕΟΣ ΑΕΛΙΟΥ

ΧΕΙΡΑΣ ΑΝΤΕΙΝΩΝ ΠΡΟΣ
ΙΠΠΩΚΕΟΣ ΑΕΛΙΟΥ

b) l'onciale romaine ou la majuscule ronde, extrêmement régulière et calligraphique; le tracé est rond, les traits obliques incurvés; des traits ornementaux apparaissent et il n'y a plus de contraste. Ex. Hom. Il. IIe s. ap.:

ΙΠΠΟΙ ΜΕΝ ΓΑΡ ΑΡΙΣΤΑ
ΤΑΣ ΕΥΜΗΛΟΣ

ΙΠΠΟΙ ΜΕΝ ΓΑΡ ΑΡΙΣΤΑ
ΤΑΣ ΕΥΜΗΛΟΣ

3) LA PERIODE BYZANTINE

C'est à cette période qu'apparaîtra un canon qui jouira de la diffusion maximale grâce au triomphe du christianisme. Nous y distinguerons 4 types d'écriture: la majuscule biblique, b) la majuscule alexandrine, c) la majuscule ogivale inclinée, d) la majuscule ronde liturgique.

a) la première est dite biblique parce qu'elle entre dans le style des manuscrits les plus parfaitement représentés précisément dans les Bibles du Vatican et du Sinaï. En voici les caractéristiques: la majorité des lettres peuvent s'inscrire dans un module carré; elles sont faites de traits épais et minces harmonieusement opposés; elles n'ont pas d'ornement, et les lettres Α, Μ, Υ, Χ, Ω sont particulières. Ex. Biblia. Milieu du IVe s. :

Η ΚΛΕΛΛΗΣΕΝ ΚΟΣ ΠΡΟΣ Μ-
ΥΣΗΝ ΛΕΓΩΝ ΛΑΒΕ ΤΗΝ ΑΡ-
ΧΗΝ ΤΩΝ ΥΙΩΝ ΓΕΔΣΩΝ
ΚΑΙ ΤΟΥΤΟΥΣ ΚΑΤ' ΟΙΚΟΥΣ
ΠΑΤΡΙΩΝ ΑΥΤΩΝ

καὶ ἐλάλησεν κ(ύριο)ς πρὸς
μω|ύσῃν λέγων · λάβε τὴν ἀρχὴν
τῶν υἱῶν γεδσῶν | καὶ τούτους
κατ' οἴκους | ³⁵ πατριῶν αὐτῶν

La décadence de cette écriture s'amorce déjà à la fin du IVe s.: les contrastes entre pleins et filets s'accroissent, ainsi que l'ornementation des extrémités.

b) la majuscule alexandrine (onciale de type copte) est caractérisée par la verticalité, le "bouclage du tracé", l'allongement des traits horizontaux et des traits obliques de gauche à droite. Ex. A.T. Prophètes. 700. :

θαυμασθησεσθε οὕτως ἐκ δευτέρας κλη|⁵ ρο(νο)μήσουσι τὴν γῆν. καὶ εὐφροσύνη | αἰώνιος ὑπερ κεφαλῆς αὐτῶν ·
ροῦ ἡ εὐρεῖ τὴν γῆν καὶ εὐφροσύνη
αἰώνιος ὑπερ κεφαλῆς αὐτῶν ·

θαυμασθησεσθε · οὕτως ἐκ δευτέρας κλη|⁵ ρο(νο)μήσουσι τὴν γῆν. καὶ εὐφροσύνη | αἰώνιος ὑπερ κεφαλῆς αὐτῶν ·

c) la majuscule ogivale inclinée, qui, avec l'influence de la majuscule biblique, produira la majuscule ogivale droite. Ses caractéristiques: inclinaison à droite, opposition des lettres ovales (Ε Θ Ο Σ) et plus larges (Μ Ν Π Φ Ω), Τ avec des crochets aux extrémités de l'horizontale. Ex. St Grégoire de Nysse. IXe s. :

Ⲭ τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν προσευχὴν ἑκ μιλίας τρίτης | Ὁ τὴν σκιάν τῶν μελλόντων
ἀγαθῶν περιέχων νόμος · | καὶ τισὶν ἀνέγνωσι τυπικῶς προαναφωνῶν τὴν ἀλήθειαν · | ³⁰ ἐπειδ'
ἀν εἰς τὸ ἄδύτον εἰσαγή προσευξόμενον τῷ θ(ε)ῷ τὸν ἱερέα ·

του αὐτου εἰς τὴν προσευχὴν ἑκ μιλίας τρίτης | Ὁ τὴν σκιάν τῶν μελλόντων
ἀγαθῶν περιέχων νόμος · | καὶ τισὶν ἀνέγνωσι τυπικῶς προαναφωνῶν τὴν ἀλήθειαν · | ³⁰ ἐπειδ'
ἀν εἰς τὸ ἄδύτον εἰσαγή προσευξόμενον τῷ θ(ε)ῷ τὸν ἱερέα ·

d) la majuscule ronde liturgique est probablement une création artificielle, fruit d'un compromis entre la majuscule biblique et l'ogivale droite. La majeure partie des lettres s'inscrit dans un rectangle posé sur le petit côté. Les autres (Ϸ θ ο σ) s'inscrivent dans un carré. Souvent on trouve des traits superflus à but ornemental. Ex. Evangélaire. IXe s. :

ΚΥ Β. ΕΚΚΑ ΜΑΡ
 ΤΩ ΚΑΙΡΩ ΕΚΕΙΝΩ
 ΕΙΣΗΛΘΕΝ Ο

Κυ(ριακή) β. εκ τ(ου) κατ(α) μαρ(ον)
 | Τῷ καιρῷ ἐκεῖνῳ | εἰσῆλθεν ὁ ι(η- σου)ς

LA MINUSCULE

Dans le cours du IXe s. surtout, l'écriture minuscule se substitue à la majuscule dans l'usage livresque, ce qui constitue dans l'histoire de la culture de l'écriture byzantine le signe d'une étape de grande importance: la translittération des textes transmis jusqu'alors en majuscules.

La minuscule est une écriture livresque qui prend de la minuscule cursive ses formes et de la majuscule livresque son style. Les formes connues vont subir une évolution progressive dans le sens d'un tracé plus posé, plus soigné: on obtiendra une certaine régularité des traits, une précision dans les liaisons et les ligatures, et les formes majuscules comme les traitements trop cursifs seront éliminés. Ex. d'une première tentative: VIIIe s.:

κατὰ τὴν βίβλον αὐτὴν ἡ ἀρχὴ
 τοῦ πνεύματος ἁγίου καὶ
 τῆς ἐκκλησίας ἡμεῖς
 ἀγαπᾶμεν ὡς ἑαυτοὺς ἑαυτοὺς

λάττουσα και τουτοις ακολουθεῖ καθαπερ
 νομοις τισιν αρραγεσι και αλισκεσθαι μη
 δυναμε νοις πορρω φευγουσα την ευτυχε!

Nous distinguerons alors 3 périodes particulièrement caractéristiques:

- 1) période du modèle rigide (VIIIe s. - 950 env.)
- 2) période du modèle relâché (950 env. - 1180)
- 3) période de la multiplication des styles (dès 1180)

1) PERIODE DU MODELE RIGIDE

Les formes vont rapidement se régulariser, voire se styliser.
 Ex. Nicolas Studite. Homélie. Milieu du IXe s. :

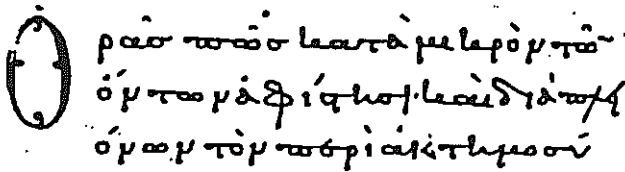
οἶον τὸ σῶμα λευκὸν ὄν· μάλλον λευκὸν
 εἶναι λέγεται νῦν· ἢ πρότερον· καὶ θερμὸν
 ὄν· μάλλον θερμὸν καὶ ἤττον λέγεται· ἢ δὲ γε!

οἶον τὸ σῶμα λευκὸν ὄν · μάλλον λευκὸν
 | εἶναι λέγεται νῦν· ἢ πρότερον · καὶ θερμὸν
 | ὄν μάλλον θερμὸν καὶ ἤττον λέγεται · ἢ δὲ γε |

Si la minuscule s'étend progressivement à toute la production, profane et religieuse, la majuscule, elle, résistera un certain temps dans les livres à caractère sacré et symbolique. Peu à peu on réintroduit la majuscule, on élimine les ligatures difficiles, on commence à séparer les mots, la forme perd sa rigidité, le trait est plus libre, les esprits commencent à prendre une forme arrondie. C'est ainsi que prédomine le modèle relâché.

2) PERIODE DU MODELE RELACHE

Le modèle relâché ou stylisation en "perles" est caractérisé par des traits droits qui s'incurvent et par des ligatures qui déforment les lettres pour rendre le tracé plus courant et plus agile.
Ex. St Jean Chrysostome. 992 :

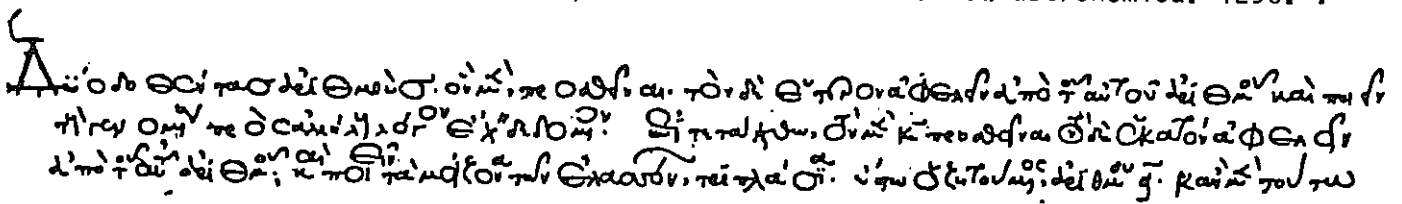


Ἰ'Ορᾶς πῶς κατὰ μικρὸν τῶν ἔντων ἀφίστησι ·
 καὶ διὰ πλειόνων τὸν περὶ ἀκτημοσύνης εἰσάγει λόγῳ

Puis l'unité de l'écriture livresque se perd progressivement. Sous l'influence de l'écriture courante, le modèle harmonieux, mesuré et classique incarné dans la "Perlschrift" est abandonné et les copistes se divisent en diverses tendances. C'est:

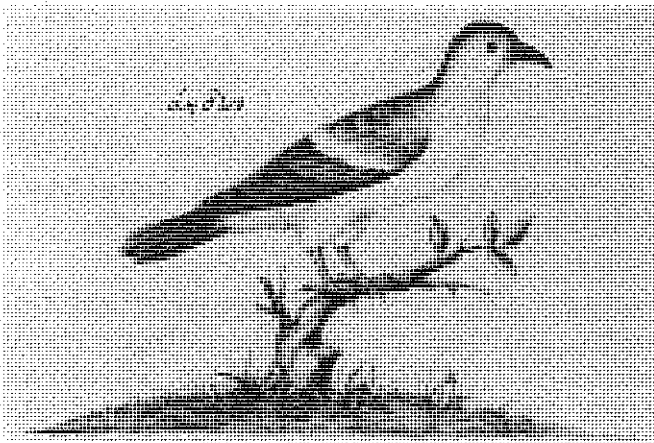
3) PERIODE DE LA MULTIPLICITE DES COURANTS ET DES STYLES

Cette évolution est favorisée par la situation politique, économique et culturelle du début du XIIIe s. La prise de Constantinople par les Croisés et le démembrement de l'Empire provoque l'éclipse du pouvoir central et favorise les particularismes: les érudits copient eux-mêmes leurs textes. Dans les monastères cependant, on cherche à maintenir de vieilles traditions calligraphiques, ce qui créera, à la fin du XIIIe s., un retour voulu aux modèles plus antiques. Ex. Varia mathematica astronomica. 1296. :



Δύο δοθέντας ἀριθμοὺς. ὃν μὲν, προσθεῖναι τὸν δὲ ἕτερον ἀφελεῖν ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἀριθμοῦ καὶ ποιεῖν | τὸν γενομ(έν)ον πρὸς ἀλλήλους λόγον ἔχειν δεδομ(εν)ον · ἐπιτετάχθω (ex ἐπιτετάχθω eadem manus corr.), τὸν μὲν x προσθεῖναι τὸν δὲ ἑκατὸν ἀφελεῖν | ἀπὸ τοῦ αὐτ(οῦ) ἀριθμοῦ; καὶ ποιεῖν τὰ μείζονα τῶν ἐλασσόνων, τριπλάσιαι · ἔστω ὁ ζητούμ(εν)ος, ἀριθμοῦ α · κἂν μὲν τούτω |

Dès le début du XVe s. a commencé le mouvement d'émigration d'une bonne partie des intellectuels byzantins vers la Crète et l'Occident, mouvement qui contribuera dans une mesure notable à la renaissance de l'étude des lettres grecques en Europe occidentale. En même temps se développe le commerce et la migration des manuscrits en faveur de l'Occident. Beaucoup de Grecs émigrés sont alors par métier ou par nécessité copistes. La culture religieuse survit avec peine dans le territoire déjà byzantin, près du patriarcat de Constantinople et dans les monastères.
Ex. Manuel Philes. 1560. Main d'Angelus Vergetius. :



περὶ ἀηδῶν
 ἀηδῶν ἀκροώμενον βλέπη,
 μελῶν ἀγαθῶν ἐξερεύεται κτύπους.
 ἀγχιστροφον γὰρ τὴν βοὴν διαπλέκει.

ἀηδῶν. | περὶ ἀηδῶνος

| "Όταν ἀηδῶν ἀκροώμενον βλέπη,

| μελῶν ἀγαθῶν ἐξερεύεται κτύπους ·

| ἀγχιστροφον γ(άρ) τὴν βοὴν διαπλέκει ·

Bibliographie:

- V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie*, 1e éd., Leipzig 1879
 E.M. Thompson, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford 1912
 R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954
 A. Dain, *Introduction à la paléographie, Paléogr. grecque*, in *l'Histoire et ses méthodes*, pp.528-531, 532-552
 A. Bataille, *Traité d'études byzantines*, II. *Les papyrus* (bibl. d'ét. byz.), Paris 1955
 O. Montevicchi, *la papirologia* (man. univers.) Torino 1973
 H. Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae temporum locorumque ordine digesti commentariis et transcriptionibus instructi*, apud *Bibl. Vat.* 1969

La Biblioteca Apostolica Vaticana, città del Vaticano, 1970

Christiane FURRER-PILLIOD

* * * * *

COTISATIONS

Le trésorier prie ceux et celles de nos membres qui n'ont pas réglé leur cotisation pour l'année en cours de bien vouloir s'en acquitter dans les meilleurs délais au ccp. 10-4528.

Cotisation annuelle simple : fr. 20.--
 Cotisation annuelle couple : fr. 30.--

Membre à vie simple : fr. 300.--
 Membres à vie couple : fr. 400.--

CALYPSO ET LES GRECS A MALTE...

Celui qui passe quelques jours dans l'archipel maltais sera tenté d'aller visiter la petite île de Gozo et y découvrira, non sans étonnement, des panneaux touristiques indiquant la direction de la "Grotte de Calypso". Sur place, la déception est grande: cette grotte n'est qu'une faille dans le rocher, peu spacieuse, obscure; on y évoque mal la "nymphé à la belle voix", l'on se demande où trouveraient place la toile qu'elle tisse avec une navette d'or, le "grand feu qui flambe sur le foyer" ou le "siège brillant et tout éblouissant" réservé à l'accueil de l'indésirable Hermès! Quant aux environs immédiats, ils semblent peu propices au développement d'une "vigne en pleine force, toute fleurie de grappes", et il n'y a pas trace des quatre sources d'eau claire... Avant de pénétrer dans cet antre peu hospitalier, on jouit pourtant d'un beau coup d'oeil sur une anse sablonneuse où un Ulysse aurait pu "se déchirer le coeur à force de larmes et de sanglots" dans l'attente d'un congé que la nymphé goulue refuse de lui accorder.

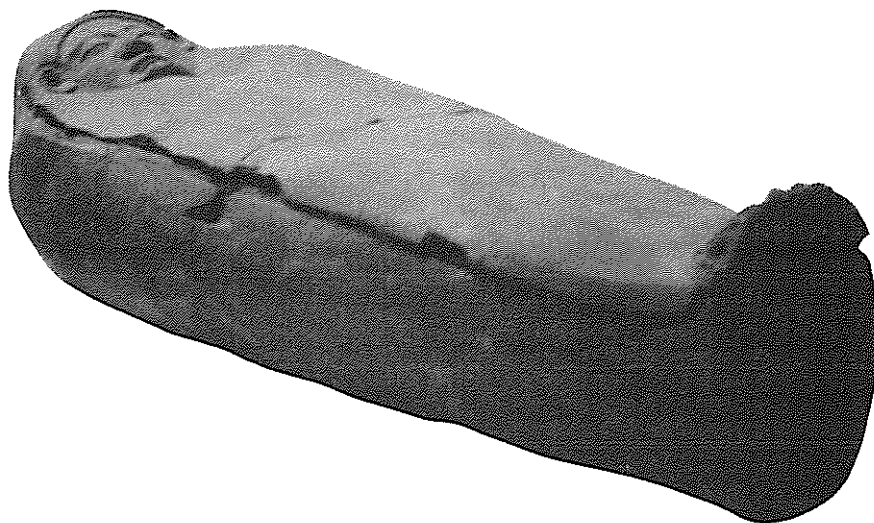
Pourtant, si cette grotte n'est pas la bonne, rien n'empêche d'en imaginer une autre, à Gozo même ou sur sa grande soeur, Malte voisine. A supposer que les errances d'Ulysse cachent un itinéraire reconnaissable pour celui qui saura le décrypter (ce qui est possible, mais guère certain), cette localisation serait très plausible; on en trouve une bonne justification dans un ouvrage fort plaisant et assez peu connu d'Ernle Bradford (1), un marin qui, après son affectation à la flotte durant la guerre, a continué par la suite de sillonner la Méditerranée, cabotant à bord de frêles embarcations, de port en port, étudiant les courants marins, les vents dominants, les distances et les dérives, et vérifiant la justesse des indications techniques fournies par Homère. Si cet auteur n'est pas archéologue ou helléniste de formation, et se livre parfois à des spéculations hasardeuses, il est cependant fort érudit en la matière, et de plus connaît bien la mer; son approche du problème homérique, fondamentalement différente, n'en est que plus intéressante. Analysant le type de vaisseau, puis de radeau qu'utilise Ulysse, il peut justement évaluer la "vitesse de croisière, et, se référant au nombre de jours de navigation cité par Homère peut en déduire que, ayant quitté Circé, Ulysse fut vraisemblablement recueilli par une Calypso maltaise, et qu'à son départ, en 17 jours, il puisse se trouver facilement en vue d'Ithaque, où l'attend l'ire de Poséidon...

A quoi bon ce long préambule? C'est que Malte, île stratégique s'il en est, se place obligatoirement sur l'itinéraire de tout bateau allant d'est en ouest, ou inversement, et qu'il serait étonnant qu'Homère ne l'introduise pas dans le périple odysseén. Plus étonnant par contre, c'est qu'on ne découvre dans Malte antique aucune colonie grecque. Etrange lacune. Lorsque, du VIIIe au VIe siècles, les différentes métropoles grecques essaient vers la Sicile et l'Italie du Sud, les bateaux croisent forcément dans les parages, et une implantation à Malte serait logique, voire indispensable. Que les Syracusins veuillent se protéger contre une attaque athénienne, leur flotte devrait mouiller dans ces îles aux nombreux ports naturels;

que les Corinthiens, ou d'autres, veuillent s'assurer la route de leur commerce vers la Méditerranée occidentale, cet archipel serait le bienvenu. Korcyra, sur la côte yougoslave, dont le nom dériverait de Korkyra Melaina (Corcyre-la-noire), est une escale et un bastion des Corfiotes désireux de dominer l'Adriatique - et c'est fort judicieux. Mais pourquoi Malte est-elle si manifestement absente des préoccupations grecques? La présence phénicienne ou carthaginoise aurait-elle empêché tout autre établissement? La réponse m'échappe.

Toutefois, si cette absence de colonie semble incontestable, il est tout aussi incontestable qu'on y trouve certaines influences grecques. Le musée archéologique de la Valette, par exemple, contient divers objets d'origine grecque, ou de fabrication locale s'inspirant de traditions grecques, des céramiques en particulier: vases divers à figures noires ou à figures rouges, aryballes corinthiens, tous à dire vrai objets typiques de ce qu'on exportait alors. Il y a aussi une étonnante inscription, mais tardive, la véritable "Pierre de Rosette" de la région: une invocation en punique et en grec, qui assimile Héraklès à Melcarth. En définitive, le rayonnement grec sur Malte se limite à quelques objets communément vendus dans tout le bassin de la Méditerranée, et parfois à une influence qui se fond au sein d'autres influences, faisant de cette région une entité mystérieuse, dont la civilisation reste énigmatique, originale, presque fermée à toute communication, comme l'ont déjà été les monuments mégalithiques de ces lieux: nés spontanément, croit-on savoir, et avant tous les autres édifices néolithiques, et disparus précocement sans avoir laissé d'héritage précis nulle part.

Un autre témoin du passé laisse tout aussi rêveur, au musée de La Valette: un grand sarcophage anthropomorphe, trouvé en 1797 dans une tombe de Ghar Barba, près de Rabat (Malte) (2), que les spécialistes attribuent à un art phénicien ou punico-phénicien du début du Ve siècle avant notre ère. Qui dit sarcophage anthropomorphe évoque aussitôt l'art égyptien - et d'égyptien ce sarcophage présente bien quelques traits. Mais il est de terre cuite, rouge: on ne saurait s'empêcher de songer à quelque apport étrusque. Le couvercle, détachable évidemment, était à l'origine maintenu par quatre tenons dont l'emplacement est clairement défini par un rigoureux jeu de mortaises. La ressemblance avec le corps humain reste cependant très sommaire: ni bras, ni jambes - mais





l'indication précise des orteils, d'autant plus saisissants qu'ils font saillie; cette longue forme qui semble gainée et ne laisse émerger que le bout des pieds n'est pas sans rappeler une très archaïque "Héra de Samos", de même que l'extrême discrétion dans le modelage de la poitrine. Le visage, par contre, mis en place avec soin, surprend par l'affirmation de sa présence; ce n'est pas qu'il soit très réaliste, ni détaillé avec précision. Plutôt mou, s'épanouissant en courbes généreusement arrondies, il s'orne de longues oreilles "décollées", ou pour le dire mieux, comme plaquées à plat, à la manière de deux "demi-coeurs de France" (qu'en allemand on appelle "prussiens", allez savoir pourquoi!); les yeux, les lèvres sont habités de ce regard indécis, de cette moue évasive qui caractérisent certaines des "Corés" du musée de l'Acropole, juste avant l'éveil de l'époque de Pisistrate.

Il y a là quelque chose de rhodien peut-être, d'ionien assurément, de grec oriental à coup sûr. Bizarre syncrétisme, troublant éclectisme qui aboutit à une oeuvre séduisante, fascinante - anonyme bien entendu - et probablement unique en son genre: un hapax, si je ne m'abuse.

C'est, en somme, peut-être là le secret de Malte; capable d'assimiler occasionnellement une ou plusieurs influences exotiques, l'art ne s'y est jamais laissé emprisonner dans des normes qui l'engageraient vers un classicisme immobile, pas plus qu'une colonie grecque n'aurait pu durablement s'y enraciner. Des Grecs, individuellement et temporairement, oui, certes; un comptoir grec, longtemps - non, on n'en peut douter. Et Ulysse qui séjourne sept ans à Ogygie, brûle du désir de partir. Calypso lui offrait l'immortalité; il préfère le voyage. Calypso et l'île d'Ogygie, au fond, sont peut-être bien dans les parages de Gozo et de Malte...

Jean-Marie PILET

(1) Ernie BRADFORD: Ulysses Found, éd. Sphere.

(2) Cf. Harrison LEWIS: Malta, a Study of its Antiquities.

Les citations d'Homère sont empruntées à la traduction de Mario Meunier.
Les photographies sont de l'auteur.

A PROPOS DE LA "CHRONIQUE DE MOREE"

Dans un numéro précédent de *DESMOS* (8, de décembre 1984), se trouvait présentée par Mademoiselle Anne-Marie Redard une évocation de Mistra, brillante capitale de la Morée byzantine au XIV^e siècle, sous les Cantacuzènes et les Paléologues.

Aujourd'hui, le lecteur, s'il veut apprécier correctement la situation décrite dans l'article qui suit, voudra bien revenir d'un bon siècle en arrière, jusqu'à l'événement capital que fut, en 1204, la prise de Constantinople par les barons Francs de la quatrième croisade. Lesquels, frappés par l'importance de la culture du mûrier (en grec: *morea*) au sud de Corinthe, donnèrent le nom de *MOREE* à tout le Péloponnèse. (Réd.)

La bibliothèque royale de Bruxelles possède un manuscrit français, inachevé, intitulé "*Livre de la Conquête de la Princée de l'Amorée*". Ce livre a appartenu à la bibliothèque des ducs de Bourgogne. C'est une copie, de la fin du XIV^e ou du XV^e siècle, d'un original disparu, écrit probablement en italien, comme le laissent supposer les nombreux italianismes du texte français. Si cette hypothèse est vraie, le livre proviendrait peut-être de l'entourage de Bartolomeo Ghisi, un baron d'origine vénitienne, châtelain de Thèbes entre 1327 et 1331, qui se plaisait à recueillir les traditions au sujet de la conquête du pays. Nous possédons aussi, sur les événements de cette époque, un poème en grec vulgaire qui s'arrête en 1262, écrit vraisemblablement par un Gasmule (gallo-grec) favorable aux Latins, et encore un résumé aragonais de la "*Chronique*", rédigé plus tard sur l'ordre du grand-maître de l'Hôpital Jean-Fernandez de Heredia.

La "*chronique de Morée*", comme on l'appelle généralement, n'est pas un document d'histoire. L'auteur brouille les noms, les généalogies et les générations de ses personnages latins et byzantins. Sans cesse, il faut réviser ou corriger les dates ou les faits, souvent à l'aide des versions grecque ou aragonaise ou de tel écrit plus solide, comme *l'Histoire de Romanie*, d'un autre Vénitien, Marco Sanudo. La valeur de la "*Chronique*" réside avant tout dans sa description colorée de la vie des chevaliers francs: elle exalte leur courage, leur sens de l'honneur, leur générosité, la magnificence de leurs cours qui attireraient beaucoup de jeunes nobles. La Morée passa quelque temps pour une sorte d'Eldorado. Par contre, l'auteur de la "*Chronique*" éprouve peu de sympathie pour les Grecs. A ses yeux, la quatrième croisade est une entreprise "droiturière", où le pape et les Croisés sont en plein accord, convaincus de la légitimité de leur conquête des terres grecques.

C'est surtout à partir de la conquête de la Morée que la "*Chronique*" devient intéressante. Quoique d'autres nobles soient cités, les héros principaux sont les Villehardouins. Geoffroi Ier est le neveu de l'historien, avec qui notre chroniqueur le confond. Il n'a nullement pris part aux deux prises de Constantinople; il est venu de Syrie en 1204 (1) et a rejoint les Croisés au siège de Nauplie. Là, il a retrouvé un compatriote,

(1) L'année même de la prise de Constantinople par les Croisés.

Guillaume de Champlitte, et tous deux, après la chute de Nauplie, ont décidé d'aller guerroyer en Morée. En peu de temps, ils firent de vastes conquêtes, qui attirèrent d'autres chevaliers. En 1209, le seigneur de Champlitte rentra en France et confia sa part de conquêtes à Geoffroi de Villehardouin, à charge de la remettre au bout d'un certain temps soit à lui-même, soit à un mandataire. D'après la "Chronique", Geoffroi céda à la tentation de s'approprier le tout et rendit le voyage du mandataire très difficile, allant jusqu'à soudoyer le doge de Venise. Lorsqu'enfin le malheureux envoyé arriva en Morée, il dut se lancer dans une poursuite décevante de Geoffroi qui fuyait d'une résidence à l'autre. Lorsque les deux chevaliers se trouvèrent enfin face à face, le délai était passé et tous les seigneurs et les châtelains de la Morée se prononcèrent en faveur de Geoffroi. Que se passa-t-il en réalité? La transmission des biens du seigneur de Champlitte aux Villehardouins n'a jamais été expliquée. En tout cas, dès 1209, Geoffroi fit venir de France sa femme et son fils aîné et prit le titre de prince d'Archaïe. Il résida de prédilection à Kalamata, au fond du golfe de Messénie. Il mourut en 1218 et fut enseveli à Andravida (2).

Son fils Geoffroi II lui succéda. Son règne fut pacifique et prospère. Il eut quelques démêlés avec le clergé latin du vivant même de Geoffroi Ier. Tous deux furent excommuniés pour avoir détourné l'argent des dîmes et l'avoir utilisé à construire des forteresses. Mais la brouille ne fut pas trop grave. La domination des Villehardouins était sagace et mesurée; elle respectait les usages et la loi du pays, n'imposait pas de conversions religieuses et se contentait de réclamer la soumission au prince. Une fois par an, les sujets avaient le droit de présenter leurs doléances au prince qui les examinait. Geoffroi II mourut en 1246, malheureusement sans enfants.

Son frère Guillaume lui succéda. Plus brillant que son frère, il tenait une cour royale. Mais il était belliqueux. Une de ses campagnes nous intéresse particulièrement. Craignant une surprise des Byzantins du côté de la mer Egée, Guillaume encercla la ville de Monemvasie, la fameuse Malvoisie jusque-là restée indépendante. Après trois ans de siège, il n'en vint à bout que par la famine en 1248. Vers la même époque, il fonda près de Lacédémone la ville de Mistra et s'empara de la presque île du grand Magne qui lui avait résisté longtemps. Mais, en 1259, Guillaume se laissa entraîner dans une guerre, pour lui désastreuse, où il dut céder les places fortes de Monemvasie, de Mistra et du grand Magne à Michel VIII Paléologue, frère de l'Empereur de Byzance. Bien que jurée solennellement, la paix entre Guillaume et les Byzantins fut mal observée et le prince s'allia en 1267 avec Charles d'Anjou (3) par le traité de Viterbe, très exigeant du côté angevin. Guillaume se reconnaissait vassal de Charles, fiançait sa fille Isabelle (il n'avait pas de fils) à un fils de Charles, à condition que, si le couple n'avait pas d'enfant, la maison d'Anjou hériterait de la Morée,

(suite et fin à la page 23)

(2) Andravida, l'ancienne Andreville, capitale des princes Francs, est située dans la plaine d'Elide, à 60 km au sud-ouest de Patras.

(3) Charles Ier d'Anjou, frère de Louis IX; on se souvient que sa dureté provoqua à Palerme la révolte des Vêpres siciliennes.

LOUIS RIVIER ET L'EGLISE ORTHODOXE GRECQUEDE LAUSANNE (1923-1940)

Placée en retrait derrière la masse plus imposante de la synagogue, l'église orthodoxe grecque de Lausanne ne se signale que discrètement à l'attention du passant, du flâneur ou du touriste, et l'on ne soupçonne guère l'existence de ses peintures sans avoir pénétré dans le sanctuaire. Cette brève note voudrait seulement contribuer à les faire mieux connaître.

L'information disponible est d'ailleurs lacunaire. Les archives de Louis Rivier (ALR) ne contiennent que peu de documents se rapportant à cette réalisation. Quant à celles de l'archimandrite Constantin Valiadis, responsable de la commande, elles semblent avoir disparu. La source essentielle demeure ainsi l'ouvrage rédigé par Richard Heyd sous le contrôle étroit de l'artiste(1).

Le bâtiment lui-même est dû à l'architecte Charles Melley (1855-1935). Selon Heyd, l'archimandrite pensait achever l'aménagement intérieur en demandant à Rivier, au cours de l'été 1923, de peindre les quatre évangélistes sur les retombées de la coupole. Mais en 1928, il lui confie à nouveau la coupole elle-même et son tambour. Rivier aurait alors proposé à l'archimandrite de décorer l'ensemble de l'édifice, ce que à quoi Valiadis aurait acquiescé, précisant seulement que par manque de fonds, il fallait "attendre qu'un mécène nous tombe entre les mains". C'est en fait par étapes (fig. 1), sans doute en fonction des moyens financiers

Fig. A

Vue du chœur:

Annonciation, 1929

avec l'iconostase.

On aperçoit

des fragments

des retombées

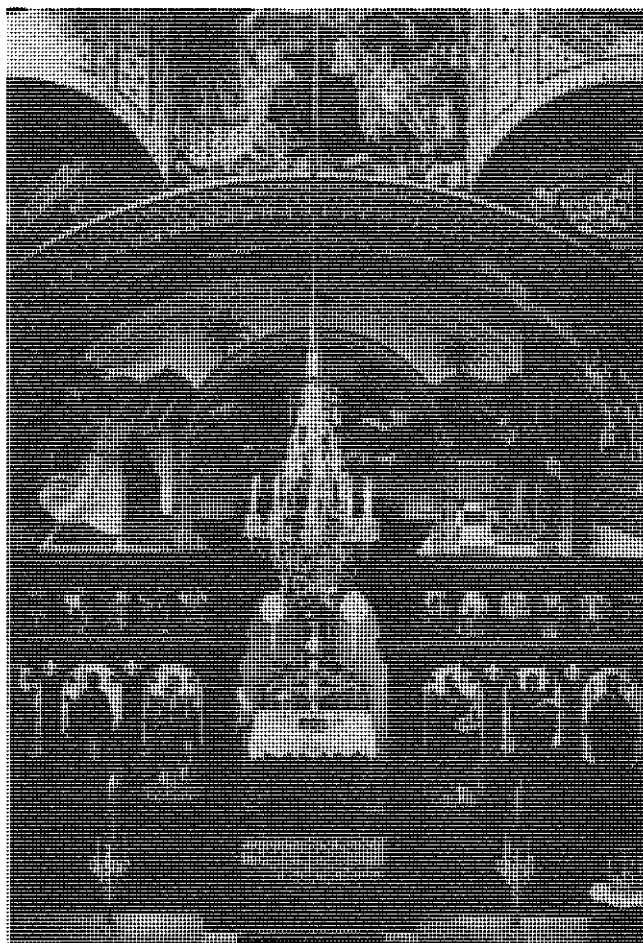
de la coupole

(Evangélistes, 1923 ou 1924)

et de son tambour

(Guérison de l'aveugle, 1928)

* * * * *



à chaque fois disponibles, que le programme sera complété, pour n'être finalement achevé qu'à la mi-novembre 1940. Dans sa chronique de la *Feuille d'Avis de Lausanne*, le pasteur Jules Amiguet saluera comme un exemple cet effort mené à bien malgré "la malice des temps", la crise et la guerre (2), *Paysages et sanctuaires. Les fresques de l'église grecque sont terminées*, 21.11.1940). Le seul contrat conservé prévoit le paiement au peintre de Fr. 10'000.-- pour la décoration des deux nefs latérales et ultérieurement de Fr. 5'000.-- pour la nef d'entrée (25.7.1938, ALR).

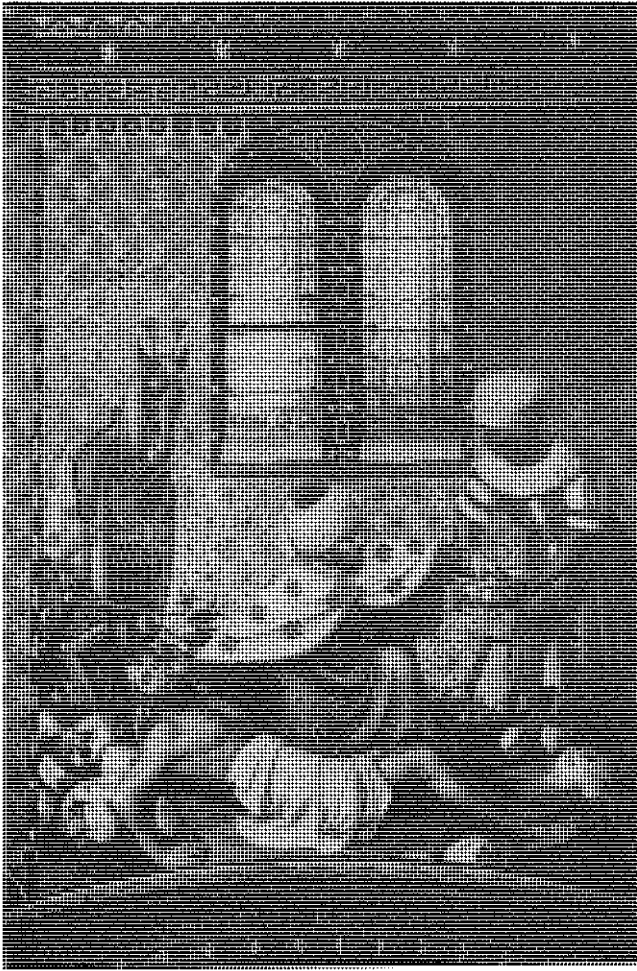


Fig. B

*Tambour de la coupole
Le bon Samaritain,*

Au cours de la seconde étape, en 1928, Rivier peint donc la coupole (la Trinité) et les huit pans de son tambour: quatre scènes (Jésus et la Samaritaine, la Guérison de l'aveugle, Pierre sauvé des eaux et le Bon samaritain, fig. B) y alternent avec des panneaux purement décoratifs; le caractère oriental des types et des costumes est souligné par l'usage des clous à tête d'or et d'argent qui rehaussent le décor et les vêtements. En 1929, Rivier aborde le chœur: la paroi du fond reçoit une Annonciation (fig. A), les retombées de la voûte (voir l'illustration de couverture) l'Adoration des mages à gauche, l'Appel des bergers à droite, reliés au sommet de l'arc par une curieuse grappe d'anges (les têtes seules visibles entre les nimbes) chantant et jouant le "Gloria in excelsis". Neuf ans passent ensuite avant que Rivier ne puisse entamer la dernière série de travaux. Au cours de l'été 1938, c'est le transept sud qui est consacré à saint Paul: sur la voûte, l'effigie du saint dans un octogone, entourée par deux médaillons symbolisant l'Espérance (une semeuse) et la Charité (une femme secourant un

blessé); sur la paroi du fond, divisée en deux parties, la Conversion de Saul sur le chemin de Damas à gauche, la Prédication de Paul à Athènes à droite (fig. C). Le transept nord, exécuté pendant l'été 1939, est consacré à saint Pierre, avec l'Humilité et la Vigilance entourant le saint sur la voûte, Pierre prêchant aux Juifs à la Pentecôte et la Délivrance de Pierre sur la paroi. En 1940 enfin Rivier peint dans la nef d'entrée les prophètes Jérémie et Ezéchiel (au sud) et Daniel et Esaïe (au nord, fig. D), de part et d'autre de la figure monumentale de Moïse qui tient les Tables de la Loi dans un grand médaillon au centre de la voûte; la surface inté-

Fig. C

Paroi du fond
du transept sud:
Conversion de Saul
et Prédication de Paul
à Athènes, 1938.
On aperçoit les médaillons
de l'Espérance
et de la Charité.



rière des murs de l'édifice est encore recouverte d'un fond de couleur ocre et cadmium parsemé de petits motifs décoratifs. L'ensemble a été exécuté à la détrempe à l'oeuf; les scènes et figures sont accompagnées de textes bibliques en grec, empruntés pour l'Ancien Testament à la version dite des Septante.

En raison de la guerre, l'inauguration finale des peintures se fit sans éclat. Une ouverture régulière de l'édifice - souci de tous les artistes attachant leur oeuvre à un mur - fut assurée pendant les premières semaines, et annoncée dans l'article déjà cité de la *Feuille d'Avis*; le photographe Gaston de Jongh prit des vues de l'ensemble des peintures et en édita une série de cartes postales. Mais l'écho rencontré par cette décoration semble avoir été très limité, et leur diffusion est demeurée confidentielle.

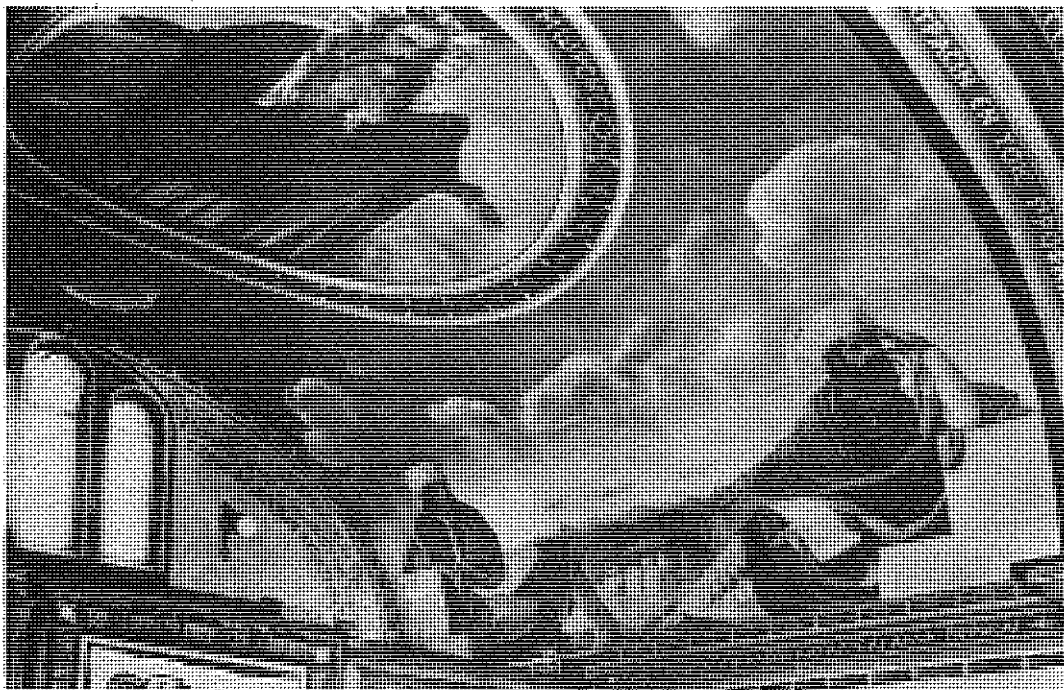


Fig. D.
Vue de la voûte de la nef d'entrée
avec Moïse et les prophètes Daniel et Esaïe, 1940.

On s'étonnerait à bon droit de voir l'oeuvre murale religieuse la plus importante d'un artiste aussi enraciné dans le protestantisme vaudois répondre à la commande d'une communauté orthodoxe grecque. Mais cette bizarrerie apparente tient précisément aux difficultés que rencontrent au cours de la première moitié de ce siècle les promoteurs d'une peinture d'église réformée(3). Sans qu'il en existe de preuve formelle, tout incite en effet à supposer que c'est par l'entremise de son ami le pasteur Jules Amiguet que l'archimandrite Valiadis a songé à s'adresser à Louis Rivier. Amiguet, qui avait déjà confié en 1912 à Rivier la décoration complète du nouveau temple de Saint-Jean de Cour, véritable manifeste architectural de ses conceptions, était lié depuis longtemps à la communauté orthodoxe et voyait dans la liturgie orientale l'une des sources susceptibles d'inspirer le renouvellement d'un protestantisme exclusivement fondé sur la parole et notamment réfractaire aux images.

Quant à Rivier, la décoration de l'église orthodoxe rencontre chez lui un goût pour l'Orient déjà apparent dans ses vitraux. Le programme iconographique (dont la responsabilité principale revient sans doute à l'archimandrite) ainsi que l'évolution stylistique qui accompagne sa réalisation progressive manifestent de nombreux liens avec le reste de son oeuvre, depuis les anges musiciens du chœur, proches de Saint-Jean de Cour, jusqu'aux prophètes de la nef d'entrée qui définissent un thème et un type auxquels l'artiste reviendra avec prédilection (voir l'ouvrage cité, pp. 135-137). L'initiation au symbolisme de l'Eglise orientale que lui propose Constantin Valiadis va d'ailleurs nourrir une réflexion à tendance œcuménique sur l'iconographie chrétienne, comme en témoigne *Le mystère de l'Incarnation*, dernière grande oeuvre probablement liée à un projet inabouti de décoration d'une église orthodoxe située en Grèce (ibid. p. 138). Parmi les nombreuses questions que soulève la réalisation lausannoise se pose celle de savoir dans quelle mesure ce recours par une communauté grecque de l'étranger à un artiste local résulte de relations et de circonstances tout à fait exceptionnelles, ou si d'autres cas analogues se sont présentés, et avec quels résultats.

Dario GAMBONI

- (1) Richard Heyd: *Rivier*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1943. Voir pp. 84, 93-95, 149-151.
- (2) Pierre [a]: *Paysages et sanctuaires: les fresques de l'église grecques sont terminées*. 21.11.1940.
[a] C'est sous le nom de "Pierre" que le pasteur Amiguet signait ses chroniques dans le journal.
- (3) Voir sur ce sujet: Dario Gamboni *Louis Rivier (1885-1963) et la peinture religieuse en Suisse romande*, Lausanne, Payot, 1985.

Crédits photographiques: Gaston de Jongh, Lausanne.

et que si la princesse devenait veuve, elle ne pourrait se remari-
 rier sans le consentement du roi. Guillaume signait ainsi la
 fin de la Morée franque. Dix ans plus tard, Isabelle était veuve
 et sans enfant; son père mourait l'année suivante. Mal adminis-
 trée par les Angevins, la Morée connut encore une période de pros-
 périté sous la domination de Florent de Hainaut, qui, avec le
 consentement de Charles II d'Anjou, avait épousé Isabelle en 1289.
 La princesse perdit encore ce second mari et contracta un troi-
 sième mariage avec Philippe de Savoie qui, cupide et tyrannique,
 s'entendit mal avec ses sujets de Morée. Les d'Anjou s'en pré-
 valurent pour obliger Isabelle et son mari à quitter le pays.
 Notre "Chronique" prend fin peu avant le départ d'Isabelle, qui
 devait mourir à Valenciennes en 1311, en une sorte d'exil.

Un papier, conservé dans le manuscrit, relate, à la même
 date de 1311, une catastrophe: la bataille follement engagée
 par Gautier de Brienne contre des mercenaires catalans, près du
 lac Copaïs (4): en un jour, presque toute la chevalerie franque
 y périt. L'histoire de la Morée angevine au XIVe siècle est
 celle d'un pays déchiré entre des ambitions et des pouvoirs
 angevins italiens et aragonais. Le beau rêve des chevaliers
 francs revivait désormais dans la légende.

Lydia von Allw

(4) Le lac Copaïs, aujourd'hui asséché, à l'ouest de Thèbes, délimitait un
 passage obligé le long de la route menant en Thessalie.

* * * * *

PETITES NOUVELLES.

- M. Claude CALAME, professeur de langue et de littérature grecques
 à l'Université de Lausanne, a prononcé sa leçon inaugurale le 23
 octobre dernier, lors de la séance d'ouverture des cours à la Faculté
 des Lettres. Son titre: "Hérodote sujet de son discours: histoire
 ou littérature?".
- Au cours de la même cérémonie, M. Pierre-Antoine MOTTIER a reçu
 le Prix Constantin Valiadis, assumé par notre association, pour la
 qualité de son mémoire sur "Le mécanisme d'Anticythère".
 (On se permet de rappeler ici que M. P.-A. Mottier a présenté dans DESMOS 8 un
 résumé illustré de son travail).
- L'exposition:

20 années de fouilles archéologiques suisses à Erétrie (Grèce)
 =====

organisée par l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de
 l'Université de Lausanne et l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce
 (Professeurs Claude BERARD et Pierre DUCREY), est ouverte au Musée
 de l'Ancien-Evêché, place de la Cathédrale 2, à Lausanne, jusqu'au
19 janvier 1986, tous les jours, sauf lundi, de 14 à 17 heures, le
 jeudi jusqu'à 20 heures. Entrée libre. Fermé: 25 et 31.12, 1.1.1986.

* * * * *

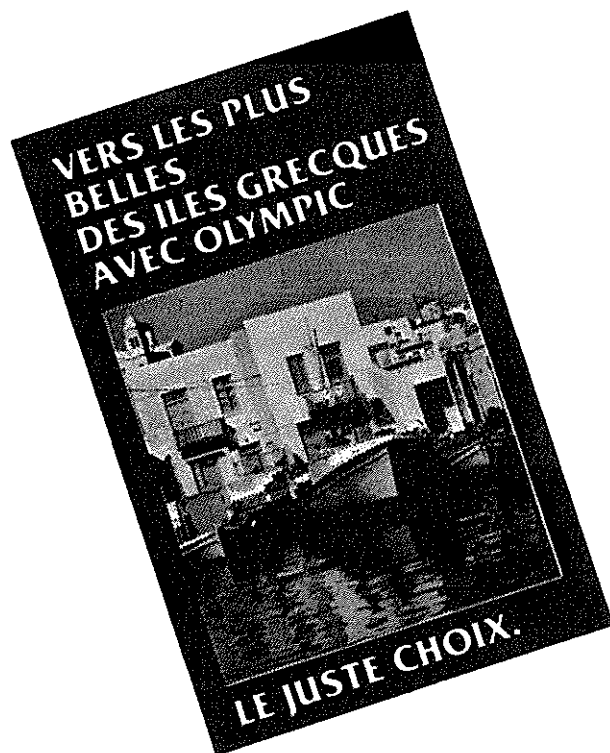
Grèce

**Les plus belles plages de ses îles,
ont été choisies pour vous !**

**Vacances balnéaires, circuits culturels, croisières à thème,
location de yachts et de maisons de vacances, fly & drive.**

Renseignements, conseils et réservations chez les spécialistes:

**Romios Voyages : 1, avenue du Théâtre - 1005 Lausanne - Tél. 021/20.66.77
37, rue de Carouge - 1205 Genève - Tél. 022/29.33.90**



Car la compagnie grecque Olympic est partout chez elle en Grèce. De Genève ou Zurich, elle vous emporte d'un coup d'aile vers l'île de vos rêves. En jet de ligne, en taxi aérien ou, au besoin, en hélicoptère.

Consultez votre bureau de voyages ou Olympic. Genève, téléphone 022 21 96 21

OLYMPIC
AIRWAYS
The International Airline of Greece